

A l'issue de la Messe, nous entendrons la voix des quêtes, sollicitant de notre part un geste en faveur des lépreux ; au cœur de cette Messe, il y a quelques instants, nous entendons la voix de l'Évangile nous raconter le geste que fit le Seigneur en faveur du lépreux. Harmonie et rencontre de notre Messe et de notre vie. En sortant de l'église, nous donnerons pour que les médecins soignent ; en écoutant la parole de l'Église, nous nous émerveillons de ce que Jésus guérit. Harmonie et rencontre des hommes qui prodiguent la santé et du Seigneur qui donne purification et salut, de la science et de l'Évangile, de la raison et de la foi. La raison qui guide l'action des soignants ; la foi qui suscite l'action du Sauveur. Il n'y a pas lieu de les opposer : foi et raison, loin de se combattre dans un affrontement stérile, s'embrassent et s'aident mutuellement à grandir. Car c'est le même Dieu qui donne et prodigue l'une comme l'autre. Le même Dieu Créateur, Sauveur et Illuminateur qui donne aux chercheurs la lumière de l'intelligence et au miraculé la lumière de la foi ; le même Dieu qui donne aux soignants vigueur et persévérance et, à la parole de Jésus, force et toute-puissance ; le même Dieu qui aime et qui fait aimer : qui se trouve ému de tendresse devant ce lépreux venu demander le salut et inspire cette même tendresse à Raoul Follereau, dix-neuf siècles plus tard, afin que, de cette miséricorde pour les plus faibles et les plus démunis, naisse l'œuvre qui sollicite encore aujourd'hui notre contribution et notre prière.

Trop souvent, on oppose la foi et la raison comme si ce qui était donné à l'une devait être nécessairement ôté à l'autre ; à l'époque où la recherche n'en était qu'à ses balbutiements, la foi tenait parfois lieu d'explication scientifique, la Genèse devenant livre d'astrophysique ou manuel de paléontologie, ce qui n'était guère souhaitable. Aujourd'hui que la science avance à pas de géants, elle voudrait désormais supplanter la religion et, répondre, à la place de la foi (rejetée dans les coulisses de l'imaginaire, du sentiment ou de la névrose), aux grandes questions qui soulèvent le cœur de l'homme – ce qui n'est guère fécond. Certains, au nom de leur foi, se méfient de la raison qui saperait, par ses découvertes et ses audaces, les fondements de la Révélation et de la Tradition. D'autres, au nom de la raison, suspectent la religion de vouloir étouffer la recherche, de dresser les chicanes du sacré et les barrières de la morale sur le chemin de la nécessaire investigation scientifique. Ces deux points de vue, hélas, sont borgnes et, si nous les suivions, comme eux, nous n'y verrions que d'un œil, que d'une seule lumière. Alors que ces deux lumières, de la foi et de la raison, nous sont données par Dieu pour s'enrichir mutuellement. Regardons le centurion de notre Évangile : lorsqu'il commande à ses hommes, c'est sa raison qui inspire ses ordres mais lorsqu'il s'adresse à Jésus, c'est la foi qui forme ses mots.

Selon la très belle image de saint Jean-Paul II – qui est d'ailleurs bien plus qu'une image mais déjà un profond enseignement : « la foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. » La lumière de la raison se pose sur la création et sur nous-mêmes, afin que nous puissions mieux la comprendre et mieux nous comprendre. Dans la beauté du monde extérieur et intérieur, nous discernons déjà la Beauté du Créateur qui l'a modelé ; ainsi la raison suscite et soutient notre acte de foi. La lumière de la foi, de son côté, nous introduit dans un monde plus haut que nous-mêmes : le monde même de Dieu qui est Amour et qui nous chérit d'un amour personnel. A la raison parfois déboussolée et découragée, la foi apporte une direction et une ferme espérance : « tu es faite pour le vrai ! » La raison vient répondre aux questions que nous pose le monde ; la foi apporte réponse aux questions que nous posons à Dieu. « Je crois pour comprendre » (saint Anselme) et, pourrions-nous ajouter, « je comprends pour mieux croire encore. »

Vous me direz peut-être : mais moi, qui ne suis ni médecin, ni centurion, ni Raoul Follereau, ni saint Anselme, en quoi cette rencontre de la raison et de la foi peut-elle toucher ma vie ? Si nous y réfléchissons, nous reviendront vite en mémoire des situations de notre vie familiale, amicale ou professionnelle où l'analyse de notre raison était en désaccord avec l'enseignement de notre foi. Le bon sens semblait nous dire d'aller à gauche, tandis que l'Évangile nous indiquait plutôt le chemin de droite. Que faire alors ? Tout d'abord, comme nous l'avons dit : faire confiance à la complémentarité de ces deux lumières. Non pas évacuer de prime abord l'Évangile en disant : « pour moi, c'est différent ! ». Mais réfléchir : ai-je bien analysé - et, si mon analyse reste contraire à ma foi, ai-je bien compris l'Évangile - et si, après examen, les deux lumières me paraissent toujours inconciliables, ai-je demandé conseil ? Car le risque le plus fréquent est, sans nul doute, alors que mon raisonnement était trop rapide ou trop passionné, trop partiel ou trop partial, de le préférer, malgré tout, à la lumière de l'Évangile. Mettre la Parole du Seigneur au-dessus de tout, cela demande une vertu hautement indispensable mais passablement rare : celle que Jésus admire dans l'attitude du centurion. Cela s'appelle l'humilité. C'est elle, la lumière des lumières qui, tout à la fois, m'ouvre à la foi qui vient d'en-haut et conduit mon intelligence hors des sentiers de l'orgueil. Qu'elle nous guide donc, à l'école du centurion, dont nous reprenons à chaque Messe, avant la communion, la belle prière : « Seigneur, dites-moi votre Parole et mon âme sera guérie, des blessures de l'ignorance, des préjugés et de l'orgueil ! » Ainsi soit-il.